

13 juin, 17h45.

Avant l'orage.

Les crayons se posent, élimés, échauffés, émoussés.

Les pulpes des doigts se rafraichissent, doucement. Les muscles des trapèzes se détendent sous les mains des masseurs de haute voltige. Les peaux rougies par les rayons verts du soleil rejoignent l'ombre de la Grenette.

Il reste quelques feutres actifs. Vite, regarder ce dos nu qui a construit le tableau-fenêtre.

Que rajoute-t-il pour les dix minutes restantes ? Que pense-t-il qu'il manque ?

Manquera-t-il encore un détail lorsque les six coups retentiront ?

Il y a des mots et il y a des dessins, que regarder en premier ? C'est la question que se pose M. Léopold. Et c'est la boule au ventre qu'il s'en va chercher un dessin, uniquement cela et puis, uniquement le texte.

Diviser pour mieux faire régner sa pensée.

L'heure des cacahuètes et des melons et des dés de fromages et des tomates cerises et des bières et des verres de vin blanc et des discours arrive.

Juste avant qu'il pleuve.

Aujourd'hui il a fait beau, nous avons eu de la chance. Mais les nuages menacent. Ils seront là sous peu. M. Léopold a donc échappé au temps catastrophique de demain. Les dessinateurs surtout. Et son plaisir s'intensifie. Il a évité le pire, il est heureux. Il se sent toujours plus heureux quand il sait qu'il a frôlé le malheur.

C'est le cœur gonflé de satisfaction qu'il se déplace dans la ville repensée en dessins.

Ville de lignes, lac de flaques, corps démembrés. Et la bouteille Henneiz glorieuse.

M. Léopold oublie le temps, celui qui passe et celui qu'il fait. Il entre dans les fenêtres sans risque de tomber, il vole désormais.

Samedi 13 juin, 21h.

Pendant l'orage

A l'abri de la catastrophe, M. Léopold est inquiet.

Sous la pluie, comment vont se porter les dessins ?

C'est le jeu, oui, mais il est craintif le monsieur, c'est plus fort que lui.

Et de voir tout le monde si détendu, ça le stresse.

Il écoute le discours et les mouettes qui rient. L'ongle de son pouce gauche repousse les peaux de son index droit. Chaque goutte est un couteau qui vient lacérer l'œuvre qu'il s'est constitué dans la rétine.

Impuissant, il attend. L'accalmie. Et il reviendra voir les tableaux-fenêtres comme on va voir un vieil ami hospitalisé.

2 juillet, 16h.

Après l'orage.

M. Léopold se rend sur les lieux avec avidité.

La banane a disparu, la cerise a résisté.

Les intempéries ont creusé une seconde histoire, que M. Léopold se raconte.

Ce qu'il reste, ce qu'il manque.

Ce qui se tend entre la trace et la mémoire. Ce fil-là est invisible et c'est pourtant celui-là dont se souviendra M. Léopold, tissé par ses gaines de myéline. Il abandonne ses craintes, ce qui est intact le touche nettement moins. Ce sont les couleurs délavées par la vie qui l'émeuvent et l'emmènent ailleurs.

Ce qui l'inquiétait alors, provoque son sourire.

Ses yeux brillent en redécouvrant les tableaux-fenêtres.

Pas de vieil ami hospitalisé, pas de regret, pas de division.

M. Léopold a trouvé autre chose et il ne s'y attendait pas.

Les lignes de villes et les mots de lacs continueront à s'entremêler dans son esprit.